

Chroniques du troisième âge

Jean-Paul Leclercq

L'emmerdeuse

Si féminine, si fragile d'apparence, Frida était pourtant une femme de tête. Ex assistante sociale, elle avait entre autres dispatché des charretées de vieux vers leurs derniers hôtels. Quand il s'était agi de sa personne, bien au courant des arcanes du système, elle n'avait donc rien laissé au hasard. Contrairement à beaucoup qui débarquent en maison de retraite à la demande (voire à l'exigence) de leur famille, elle, seule au monde, s'y était soigneusement préparée. Le plus étonnant était cette précaution qu'elle avait prise : sachant bien qu'elle n'aurait cette fois pas droit à

l'erreur, elle avait testé tour à tour et pour des durées variables différentes « villégiatures ».

Au bout d'un nombre considérable de séjours provisoires, une seule lui avait paru compatible et avec ses ressources et avec ses exigences. On y disposait d'un mini mais joli studio dans un affreux grand bâtiment en briques. ... au rez-de-chaussée cependant ! Détail important, puisque le dernier homme de sa vie était un bichon maltais !

Il y avait donc là de quoi, tant que faire se pourrait, garder son autonomie : living lumineux, kitchenette accueillante et salle de douche. Et puis, comme elle se plaisait à le souligner, quand elle serait vraiment trop décatie, il lui suffirait de traverser sans retour un simple couloir pour rejoindre la vraie maison de retraite. Celle dont la promiscuité n'avait rien à envier à celle des casernes mais où la dépendance plus ou moins marquée était la norme.

On imagine le déchirement habituel. Déjà qu'un déménagement est classé sur l'échelle des causes de stress de Holmes-Rahe, mais passer d'une villa à la campagne à une logette dans une ruche, de la traction automobile à une définitive, douloureuse et

hésitante traction pédestre, de la fréquentation d'amis choisis à celle de voisins imposés relève du défi émotionnel.

Elle assumait. Elle s'efforça de voir le côté positif de la chose, l'accessibilité des soins, la possibilité de prendre des repas en commun, de faire de nouvelles rencontres...

Elle s'imagina même pouvoir animer un peu l'atmosphère d'antichambre anesthésique qui régnait là sur les gens et les choses. Elle fit pour cela des efforts considérables. Elle ne décolerait pas devant ces pensionnaires, enfermés par leur individualisme plus que par leurs conditions de vie, éteints non pas par l'absence de possibilités d'agir mais par leur apathie, leur « à quoi bon » qui les faisaient pédaler dans la routine avec pour seul but de passer sans rien faire ni risquer le temps, pourtant mesuré, qu'il leur restait à vivre. Morts déjà, disait-elle.

Même les mômeries pour oligophrènes avec lesquelles l'institution espérait les « occuper », des risibles fabrications de paniers en raphia aux superbes bricolages à base de pots de yaourt qui n'étaient pas sans rappeler ceux, illustrissimes, de

la fête des mères et de l'école maternelle, n'attiraient pas les foules. Juste de quoi motiver l'emploi d'une ergothérapeute.

Frida rêvait d'une convivialité autre que celle des parties de rami et de culture autre que celle des feuilletons télévisés de série D. Prenait-on vraiment tous les vieux pour des cons ? On ne peut pas dire que la direction la soutint, on ne peut pas dire non plus qu'elle lui mit des bâtons dans les roues. On la regardait simplement, elle s'en rendait compte et cela la mettait en rage, avec une condescendance amusée.

Son chemin de croix compta beaucoup de stations, passablement diversifiées. Elle tenta successivement :

Ateliers théâtre, chant, écriture, lecture, journal, création, chant choral.

Puis, révisant ses rêves à la baisse et tentant désespérément de trouver quelque chose qui retisserait le lien social : jeu de pétanque, atelier jardinage, sorties à l'extérieur, club tricot, couture, préparation de pâtisseries...

Bernique !

En fait, elle finit par s'en rendre compte, elle emmerdait tout le monde ! Elle dérangeait les habitudes, perturbait le train-train et demandait des efforts que personne n'avait envie de faire. Les vieux par apathie et le personnel parce qu'il voyait se pointer à l'horizon le spectre abhorré des heures sup.

Bref la mayonnaise ne prit jamais et la vinaigrette n'intéressa personne. Frida ne tarda d'ailleurs pas à subir un véritable ostracisme. On l'évitait. Elle effrayait les résidents comme le Che avait dû finir par effrayer les paysans qu'il protégeait. Dieu sait de quelles représailles fantasmatiques elle serait la cause ? On la sentait sacrilège, attentatoire à un ordre sacré, à la règle divine.

Non seulement on en avait peur, mais on éprouvait pour elle une forme de répulsion ou au moins de malaise. Celle des gens « normaux » face aux aliénés, des bourgeois face aux marginaux, des pères peinarde face aux révolutionnaires.

Elle vécut cela vaille que vaille, déçue bien sûr, mais surtout atterrée de voir qu'il n'y avait plus rien à faire, qu'elle était bien confrontée à la dernière étape. Qu'on ne passait pas d'un coup du

dynamisme au cercueil, que ça se préparait, que l'acceptation nécessaire se confondait fort aisément avec la résignation et qu'on se devait de ne pas faire de vague en attendant. Etre des mourants passifs quoi !

Elle aurait pu s'en foutre. Finalement la solitude ne la traumatisait pas. Le dénigrement non plus.

Ce qui fit déborder la coupe de l'amertume ce fut, dans le parc, l'assassinat sauvage de son bichon maltais par le vilain rottweiler d'un des pensionnaires. Celui, justement, qui lui était le plus hostile. Comble de cruauté, la chose se passa sous ses yeux sans que le leader réactionnaire ne lève un petit doigt ...qu'il se serait sans doute fait bouffer dans la mêlée.

Elle pleura beaucoup. Pour la première fois de sa vie sans doute. Puis, au fur et à mesure que se tarissaient les larmes, la colère commença à infiltrer son tissu cellulaire, sournoisement, membre par membre, organe par organe. Quand enfin elle arriva au cerveau, elle était mûre pour la vengeance.

Son mental échafauda l'un après l'autre, les pires supplices à faire subir tantôt au salopard qui avait laissé égorger son chien, tantôt aux connards qui continuaient à lui tourner le dos. Voire aux deux. Mais rien de vraiment satisfaisant, rien qui, tout en touchant toute cette bande de moutons séniles, s'en prendrait en même temps à leur veulerie... Jour et nuit cela tournait dans sa tête comme un manège fou.

On dit que la nuit porte conseil. Finalement, l'une d'entre elles lui en donna un ... diabolique !

A force de ruminer cette rancœur là, toutes les autres lui étaient remontées. Une vie consacrée aux autres ne peut qu'être pleine de déceptions. La pire pour elle avait été le devenir des enfants du juge dont elle avait eu la charge en maison d'accueil. Ils avaient tous fini en taule. Sauf un qu'on n'avait pas pu coincer. Celui-là, elle avait de temps à autre de ses nouvelles. Elle savait même comment le joindre et elle savait comment il "gagnait sa vie", justement !

Le premier sourire depuis longtemps plissa ses lèvres mais il était sardonique. Après tout, il existait bien des tueurs à gage. A côté de cela son projet

paraissait anodin quoique féroce, drôle même, quoique satanique.

Le lendemain, il était là, porteur d'un petit colis en papier gris et s'en retournait aussitôt en froissant quelques billets de banque.

Le plus dur restait à faire... trouver l'entrée du conditionnement d'air ! Elle n'y connaissait rien. La technique l'avait toujours effarouchée. Le maniement du téléphone lui semblait suffire à épuiser ses compétences. Mais elle finit par trouver. A force de parler de la pénibilité de son travail à l'homme à tout faire, elle réussit à lui tirer habilement les vers du nez et découvrit la bouche d'aération ouverte à même le pignon, juste à l'angle de son studio. On n'eût pu mieux rêver. Restait à choisir le jour et le moment. La fête de la directrice qui devait se dérouler dans la grande salle en présence de tous les pensionnaires valides, de quelques moins valides et du personnel, lui sembla parfaitement conveniente.

Le scénario était en place. Elle répéta les gestes, plusieurs fois, avec une jouissance rentrée. Puis attendit.

Au jour dit, elle fit bonne figure, patienta jusqu'à ce que le local festif soit plein comme un œuf, mais se laissa coincer derrière, près de la sortie. Une fois la directrice debout derrière sa table couverte d'une nappe verte et prête à prendre la parole pour un de ses speechs à la langue de bois, elle se glissa doucement vers la porte, se déroba, enfila aussi vite que le lui permettait ses vieux mollets un ou deux couloirs, déboucha dehors, sortit de sa poche un tournevis, se débarrassa fébrilement de la grille qui fermait l'orifice, tira de sa poche le petit paquet en papier gris, l'ouvrit, et secoua dans l'appel d'air son contenu de poudre blanche.....un franc sourire lui éclairait le visage en même temps qu'un petit rire intérieur agitait par saccades son impeccable chemisier à dentelles.

La suite fut indescriptible mais apocalyptique:

Au beau milieu de son discours, la directrice s'interrompit à mi-mot, pouffa, cria, chanta, arracha ses frusques et, entièrement nue, monta sur la table où elle se mit à danser la salsa.

Les petits vieux, soudain surexcités, se ruèrent sur les petites vieilles en hurlant des obscénités et se livrèrent avec leur consentement hilare à toutes sortes de jouissives voies de fait.

Les infirmières et les garde-malades, écroulées de rire, jupes et tabliers relevés, improvisèrent un concours de flatulences tout en distribuant à la ronde l'entièreté des bouteilles de mousseux que recelait la cave.

Ce vent de folie dura plusieurs heures. Ce sont des parents venus visiter leur aïeule qui donnèrent l'alarme.

Il y eut les flics, dont plusieurs furent blessés au cours de l'intervention, il y eut un ballet d'ambulances, il y eut enfin plainte, et il y eut enquête et procès.

C'est ainsi que Frida changea d'hébergement et se retrouva derrière les barreaux. On ne met pas pareil oiseau en cage. Elle se dépêcha, avec un haussement d'épaules, d'y fermer son parapluie. Sa dernière pensée fut, en toute compréhension et solidarité, pour ses « enfants » .

Et elle expira.

Quand une gardienne découvrit le corps, elle eut droit à un bras d'honneur que la rigidité cadavérique rendait incontournable.